PR4354
.F5
L3
1881

NOTICE SUR LORD BYRON.

Georges Gordon Noël Byron naquit à Londres, le 22 janvier 1788, de John Byron, capitaine aux gardes, et de Catherine Gordon de Gight, riche et noble héritière de l'Ecosse. Il avait pour aïeul le commodore Byron, célèbre par ses voyages, et qui figure avec éclat dans l'histoire des découvertes de la marine anglaise. Son père, le capitaine Gordon, se rendit fameux par ses désordres; la mère de notre poëte, ruinée par ses dissipations, se vit réduite à un état voisin de la pauvreté. Elle se consacra avec ardeur à l'éducation de ce fils qui, dans sa pensée, devait la dédommager de tous ses malheurs, et que sa naissance appelait à prendre place dans l'aristocratie britannique. Son grand oncle, lord William Byron, étant mort en 1798, Byron fut salué à dix ans du titre de *lord*, et devint l'héritier du domaine et de la pairie du défunt. C'était le domaine de Newstead, dans le comté de Nottingham, que les chants du poëte ont à jamais illustré.

La mère de Byron le plaça pendant quelque temps à Dulwich, près de Londres, dans une pension dirigée par un docteur, qui avait entrepris dans son élève le redressement d'un de ces accidents de la nature qui défient tous les efforts de l'art. Byron, en effet, avait été blessé en naissant, et son pied tordu était resté légèrement boiteux. Au lieu de prendre son parti de cette difformité peu apparente, le jeune Byron était inconsolable, et ce sentiment, inexplicable dans un homme supérieur, ne le quitta jamais totalement.

Appelé par sa naissance à figurer sur un plus grand théâtre, Byron entra dans la célèbre école d'Harrow, pépinière privilégiée de l'aristocratie anglaise. Puis, après y avoir fait ses études classiques sans succès éclatants, il alla en compléter le cours à l'université de Cambridge. Après quelques années d'une existence dissipée et orageuse, Byron fit à 20 ans son début poétique, par la publication des *Heures de paresse* qui parurent en 1808. Vivement blessé par une critique amère et injuste dirigée par la *Revue d'Edimbourg* contre l'ouvrage et l'auteur, il s'éleva sur-le-champ à la hauteur des maîtres, et dans sa satire sur les *Bardes de l'Angleterre et les Critiques de l'Ecosse*, apprit à son pays qu'il avait un poëte véritable de plus.

Pendant le tumulte que souleva sur le Parnasse britannique cette brillante et vigoureuse production, Byron commença cette vie de pèlerinages qui nous a valu tous ses chefs-d'œuvre. Il allait chercher dans le midi de l'Europe et en Asie des émotions nouvelles. Il rapporta de ce voyage les deux premiers

chants de *Childe-Harold*, ce poëme admirable qui fit sur-le-champ de son auteur le plus grand, le plus éclatant poëte de son siècle.

Au moment où parut *Childe-Harold*, nulle main ne tenait le sceptre de la poésie anglaise. Les deux derniers génies originaux qu'elle avait produits, *Cowper* et *Burns*, étaient depuis plus de dix ans descendus dans la tombe : *Cowper*, poëte mélancolique et sombre, âme tendre et sympathique à toutes les souffrances, à qui les terreurs du mysticisme et d'une religion mal comprise, réservaient la destinée de Pascal ; *Burns*, le Tyrtée de l'Écosse, le chantre des champêtres plaisirs et de la liberté des montagnes, tour à tour modulant une chanson naïve, ou entonnant l'hymne guerrier de Wallace.

Les *Lakistes*, ainsi nommés des lacs du Cumberland, théâtre de leurs sentimentales excursions, les Lakistes, pléïade de poëtes rêveurs, étaient impuissants à saisir fortement l'attention publique fixée sur les gigantesques événements dont l'Europe était alors le théâtre.

Walter Scott, qui devait plus tard, s'ouvrir, dans le riche domaine des fictions, une si longue et si glorieuse carrière, consacrait son génie à poétiser une science d'antiquaire, dans *Marmion*, la *Dame du lac* et le *Chant du dernier Barde*.

Devant *Childe-Harold* pâlirent toutes ces œuvres indécises, comme devant le roi du jour s'éclipsent les étoiles, cortége de la Nuit.

Deux événements graves pour Byron avaient précédé cette publication ; la mort de sa mère, qui eut lieu au moment où il remettait le pied sur le rivage natal, et son début à la Chambre des lords où il prononça un discours remarquable sur une question politique d'un haut intérêt. On trouvera, dans les notes de cet ouvrage, des détails relatifs à la composition et à la publication des œuvres qui le composent ; nous croyons devoir y renvoyer le lecteur, nous bornant à raconter la suite des événements qui signalèrent la vie de Byron. De ces événements le plus grave par ses conséquences fut sans contredit son mariage avec miss Milbanke, riche héritière que se disputaient de nombreux rivaux, et dont la main fut le prix de la gloire poétique et du prestige romanesque qui déjà environnaient la personne de l'auteur de *Childe-Harold*, du *Giaour*, de la *Fiancée d'Abydos*. Ce mariage fut malheureux ; il devait l'être ; ces deux natures étaient trop incompatibles pour rester longtemps unies. Aussi lady Byron ne tarda pas à quitter le domicile conjugal, et à se retirer chez son père. Une fille, que Byron voulut nommer *Adda*, était née de cette union mal assortie.

Grand fut le bruit, immense le scandale que souleva dans la société britannique cette séparation, événement fort ordi-

naire pourtant, et dont l'aristocratie anglaise donne fréquemment l'exemple.

Irrité contre cette société hypocrite qui prenait occasion d'un démêlé de famille pour punir de sa supériorité un beau et noble génie, Byron résolut de quitter pour toujours son pays et de demander à d'autres climats les sympathies et la justice que lui refusaient ses ingrats compatriotes.

Ce fut en 1816 qu'il quitta l'Angleterre, qu'il ne devait plus revoir, et qu'il s'exila sur le continent.

Depuis cette époque jusqu'en 1823, époque où commença la dernière scène du drame de sa vie, Byron se fixa tour à tour en Suisse et en Italie ; et chaque année fut marquée par l'apparition de nouveaux chefs-d'œuvre. Pendant ce temps, son existence ne fut signalée par aucun événement remarquable. Dégoûté de la vie et du commerce des hommes, se réfugiant dans la poésie comme dans un asile où l'injustice et la calomnie ne pourraient pas le poursuivre, il manquait un but à son activité dévorante, à sa soif d'impressions fortes et de grandes choses ; il crut, en 1823, l'avoir trouvé dans le spectacle que donnait alors au monde la patrie de Thémistocle et de Léonidas. Ici nous laisserons parler M. Villemain. Pour peindre ce dernier acte de la vie de Byron, les paroles de l'auteur de *Lascaris*, de l'écrivain qui comprend si bien, et sait si bien faire comprendre aux autres, la grandeur et le génie, ont un poids que n'auraient pas les nôtres.

« Son esprit se tourna vers une entreprise nouvelle. La lutte prolongée de la Grèce excitait l'admiration du continent. Une sympathie publique s'était formée en dehors des gouvernements : l'Angleterre était, peut-être, de tous les pays d'Europe le moins favorable à la cause grecque. Londres avait cependant un comité *philhellène* qui, comme le comité de Paris, faisait passer aux Grecs des secours et des armes.

« Byron n'hésita pas à jeter dans cette guerre sa fortune et sa vie. Il ne se fit point d'illusions : il avait accueilli et secouru quelques-uns des *Philhellènes* revenus de la première expédition ; il savait à quelles souffrances, à quelles difficultés insurmontables il devait s'attendre. Il jugeait avec sévérité le caractère des Grecs, et avait peu d'espérance de succès. Sa santé déjà détruite ajoutait au découragement de son esprit et à ses tristes pressentiments ; mais il voulut se dévouer pour une cause juste et pour la gloire. Prodiguant alors des sommes considérables que, depuis quelques années, il avait amassées par une sévère épargne, il mit à la voile de Gênes, le 14 juillet 1823, emmenant avec lui le frère de la comtesse Guiccioli, et un Anglais intrépide, le corsaire relawney.

« Repoussé dans le port par la tempête, il ne quitta les côtes d'Italie que quelques jours plus tard, après avoir reçu des vers de Goëthe sur sa noble entreprise. Il toucha Céphalonie, où il trouva une lettre de Botzaris, qui pressait son arrivée et lui rendait grâce. Mais le lendemain, Botzaris, ce Léonidas de Souli, pénétrant avec une poignée d'hommes au milieu du camp des Turcs, y périssait, après y avoir fait un grand carnage. Byron, voulant attendre et juger par ses yeux, demeura trois mois dans la colonie anglaise de Céphalonie. Il songeait à revenir en Italie. Cependant, pressé de toutes parts, il donna généreusement quatre mille livres sterling pour la flotte grecque; et, lorsque Maurocordato eut pris le commandement de la Grèce occidentale, il consentit à aller le joindre à Missolonghi. Il s'y rendit à grand'peine à travers mille périls gaiement supportés, et fut reçu comme un sauveur par la population confuse, pressée dans Missolonghi entre la guerre civile, la famine et les Turcs.

« Byron jouit un moment de cet accueil, et se livra sur-le-champ à tout et à tout le monde, avec un mélange singulier de prudence et d'irritation maladive. Le gouvernement grec lui conféra le titre de général en chef, et il devait commander une expédition pour s'emparer de *Lépante*. Mais toute la force qu'il pouvait espérer consistait dans une bande de *Souliotes*, soldés à grands frais, et dont la ville et lui subissaient la tyrannique insolence. Tout était, autour de lui, discorde, misère, anarchie.

« Animé par sa présence, un ingénieur anglais, Parry, avait organisé l'artillerie nécessaire pour l'expédition de *Lépante*. Mais les *Souliotes*, vrais *condottieri* de la Grèce, redoublaient leurs avares exigences. La moitié des soldats réclamaient de hautes paies d'officiers. C'étaient des scènes violentes d'altercation et de rupture entre le chef anglais et sa bande barbare. Les forces de Byron ne pouvaient suffire à cette vie d'irritation et d'inquiétude. Un jour qu'après une crise nerveuse et un évanouissement il était sur son lit, malade, et épuisé par des sangsues aux tempes, les *Souliotes*, qui, la veille, avaient menacé l'arsenal et tué un officier *suédois*, se précipitent à grands cris dans sa chambre en brandissant leurs armes. Le visage pâle et sanglant de Byron, à demi soulevé, imprima pourtant le respect à ces hommes farouches, et quelques mots de sa bouche les firent sortir émus, et un moment dociles.

« Trompé ainsi dans ses projets d'attaque contre la garnison turque de *Lépante*, il s'efforçait du moins d'humaniser la guerre au profit de tous. S'étant fait remettre un assez grand nombre de femmes et d'enfants musulmans, reste d'une ville saccagée par les Grecs, il les renvoya sans rançon à *Prévésa*.

Dans quelques engagements autour de Missolonghi, il offrit une prime pour chaque prisonnier turc qui lui serait amené vivant. Ses dons en argent étaient continus, ses conseils utiles, son zèle infatigable.

« Malgré son peu d'illusion et le jugement sévère qu'il portait sur les Grecs, il eut alors un moment d'espérance. Se disposant à passer dans la Morée, il hâta de ses derniers conseils la défense de Missolonghi, contre laquelle il prévoyait avec raison que se porterait tout l'effort de la prochaine campagne. Il excita l'ingénieur Parry à relever, sur le sol marécageux et coupé de la ville, ces remparts de terre et ces fortifications informes qui arrêtèrent tant de mois l'armée turque, et donnèrent à l'Europe attentive le temps de la réflexion et de la pitié. Il retint d'autorité, pour munir ce poste avancé de la Grèce, l'artillerie que voulaient se faire donner Odyssée et les autres chefs *moraïtes*, et il affermit les habitants dans la résolution désespérée de s'ensevelir sous Missolonghi.

« Quant à lui, l'assemblée de Salone étant retardée par les divisions politiques et les difficultés des chemins, son parti fut pris de ne pas quitter le coin de terre que les Turcs allaient assaillir au printemps. Depuis plusieurs mois, malgré son courage et sa continuelle activité, il se sentait défaillir. Il était troublé par de tristes pressentiments, et par ces frissons involontaires qui sont moins des symptômes de faiblesse que des avant-coureurs de mort. Il vit avec tristesse, dans les murs de Missolonghi, l'anniversaire de sa trente-sixième année. Il le pleura dans des vers admirables, ses derniers vers, où, disant adieu à la jeunesse et à la vie, il ne souhaitait plus que la *mort du soldat*. Cette pensée lui revenait souvent. Il disait à un fidèle serviteur italien : *Je ne sortirai pas d'ici; les Grecs, les Turcs ou le climat y mettront bon ordre.* Dans ses lettres, il plaisantait encore sur les scènes de désordre et de misère dont il était témoin; mais sa mobile et nerveuse nature en souffrait profondément, et il y avait du désespoir dans son rire sardonique. Deux nobles sentiments soutenaient son âme, la gloire et l'amour de l'humanité; mais son corps, vieilli de bonne heure, succombait. On lui écrivait des îles Ioniennes pour l'engager à quitter Missolonghi. Ses compatriotes, ses amis, le colonel Stanhope, le corsaire Trelawney, partirent. Il resta dans ce *tombereau de boue*, comme il disait énergiquement, au milieu des marais et des pluies insalubres de Missolonghi. Il en ressentit bientôt la mortelle influence. Surpris par l'orage dans une promenade à cheval, et revenant trempé d'eau et de sueur, il monta dans une barque pour gagner sa demeure, et fut saisi d'une fièvre violente. Le lendemain, cependant, il parcourut encore à cheval un bois d'oliviers voisin de la ville, avec son fastueux cortége de

Souliotes. Il rentra plus malade, se débattit deux jours contre les médecins, qui voulaient le saigner, et leur céda enfin, par crainte pour sa raison plutôt que pour sa vie.

« Cette saignée n'arrêta point la fièvre, et ne prévint point le délire. On voulait faire venir de l'île de Zante un médecin plus renommé; mais le gros temps y mit obstacle. Byron, consolé seulement par un ou deux amis fidèles, et par les pleurs de son vieux domestique, était là gisant, presque sans secours, dans une pauvre et tumultueuse demeure, dont sa garde de Souliotes occupait le rez-de-chaussée. C'était le jour de Pâques, si joyeusement fêté par les Grecs, qui se répandent alors dans les rues, dans les places, en criant : *Le Christ est ressuscité! le Christ est ressuscité!* Ce jour, la ville fut moins bruyante. On alla décharger l'artillerie loin des murs, et les habitants s'invitaient l'un l'autre au silence et au recueillement. Le soir, la tête de Byron s'embarrassa, sa langue ne put prononcer que des mots entrecoupés; et, après de vains efforts pour faire entendre ses dernières volontés à son domestique anglais Fletcher, il fut saisi de délire. Ayant pris une potion calmante, il eut encore un retour de raison, exprima des regrets en termes obscurs, prononça quelques touchantes paroles sur la Grèce, et puis, en disant : *Je vais dormir,* tomba dans une léthargie qui se termina le lendemain par la mort, au moment où un orage éclatait sur la ville, et faisait dire aux Grecs : *Le grand homme se meurt.* Le grand homme! il l'était en effet pour ceux qu'il était venu défendre, et auxquels il avait si noblement sacrifié sa vie.

« Le lendemain, le mardi de Pâques, on rendit à Byron les derniers honneurs, selon le rite grec. L'archevêque d'Anatolikon et l'évêque de Missolonghi étaient présents, avec tout leur clergé et tous les chefs militaires et civils. Un jeune Grec, Tricoupis, prononça l'éloge funèbre. Le cœur de Byron, renfermé dans une urne, fut seul porté jusqu'à l'église, et déposé dans le sanctuaire, au milieu des bénédictions. Le corps devait être ramené en Angleterre, et on fit, à Missolonghi, des prières pour souhaiter à ces restes glorieux un passage favorable, et le repos de la tombe dans la terre natale. Le navire chargé de ce dépôt toucha bientôt l'Angleterre. M. Hobhouse et un autre ami de Byron vinrent recevoir son corps pour le conduire à la sépulture de sa famille, près du domaine de Newstead, dans le caveau où reposait sa mère. »

Tel est l'ensemble de cette vie que les puritains britanniques, que les pharisiens de tous les pays ont tant calomniée, de cette vie agitée, orageuse, mais sublime, qui commence dans le malheur et se termine dans l'héroïsme. Dans leur admiration comme dans leur haine, les contemporains de Byron semblent ne l'avoir pas compris, on dirait qu'ils ont

pris à tâche de défigurer les traits de cette fière et grande physionomie. On se rappelle le portrait fantastique que faisait de lui, de son vivant, il y a un quart de siècle, l'auteur du *dernier chant de Childe-Harold,* M. de Lamartine, si digne cependant de l'apprécier par la confraternité du génie.

Aujourd'hui encore les préjugés qui le poursuivaient vivant, continuent à planer sur sa tombe; on persiste à vouloir retrouver dans l'auteur du *Corsaire,* de *Lara,* du *Giaour,* la personnification de ses héros misanthropes. C'est lui, dit-on, qu'il a voulu peindre; et on a été jusqu'à supposer que quelque grand crime avait déposé dans son âme un immortel remords. Mais c'est à propos de *Don Juan* surtout, de ce poëme inimitable dont rien jusqu'alors n'avait offert le modèle, et où le génie de Byron sème à pleine main tous ses poétiques trésors, c'est à propos de cette composition sans égale dans les littératures anciennes et modernes, que l'acharnement des ennemis de ce grand homme a redoublé. Nous étions en Angleterre quand les premiers chants de *Don Juan* parurent dans le *Libéral,* nous nous rappelons encore les exclamations hypocrites de la pruderie anglaise à son apparition. Les femmes surtout se signalèrent dans cette croisade de la médiocrité jalouse contre une œuvre de génie; toutes le lisaient avidement; aucune n'eût osé avouer cette lecture. La *Société pour la suppression du vice* fulminait ses réquisitoires et menaçait de poursuivre les publicateurs.

Un quart de siècle a passé sur ces hostilités ridicules, et aujourd'hui l'Angleterre est fière de compter Byron au nombre de ses écrivains illustres, et le jour n'est pas loin où les voûtes de Westminster abriteront un monument élevé à sa gloire. Il y a deux caractères qu'il ne faut pas confondre dans Byron; il y a l'homme et l'écrivain. Juger de l'un par l'autre, c'est s'exposer à d'insignes méprises. Dans ses actes, dans sa vie tumultueuse et fébrile, dans sa mort héroïque surtout, il est lui tout entier; dans ses ouvrages, du moins dans un certain nombre, il n'y a qu'une portion de lui, son imagination. Une œuvre littéraire n'est pas toujours et nécessairement un acte de la personnalité; c'est le plus souvent un écho de l'organisme, le rêve pittoresque d'une imagination prodigue et splendide. Les personnages que Byron a peints dans ses poëmes ne sont pas plus lui que les personnages de Molière ne sont Molière lui-même; sans quoi il faudrait admettre que le peintre inimitable des ridicules et des travers de son temps, s'est reproduit tour à tour dans l'*Avare*, *Tartuffe*, *le Misanthrope*, *le Malade imaginaire* et *Scapin*, ce qui nécessairement implique contradiction.

L'exemple de Molière est d'autant moins hors de propos dans cette matière, que, par un singulier hasard, Byron et

Molière ont tous deux exercé leur génie sur le même sujet. Le *Don Juan* de Molière et le *Don Juan* de Byron sont assurément des œuvres très dissemblables. Quoi qu'on en ait dit, les deux caractères ne paraissent pas avoir été pris sur un type commun. Mais enfin, puisqu'on a mis sur le compte de Byron les actes de son héros, pourquoi n'en ferait-on pas autant pour Molière? pourquoi ne pas mettre sur son compte les blasphèmes, les impiétés du héros de son drame? Il y aurait autant de justice dans un cas que dans l'autre. *Don Juan*, de l'aveu de Byron lui-même, n'est autre chose qu'une satire de l'hypocrisie sociale et des travers du siècle. *Don Juan* n'est pas une œuvre morale, en ce sens qu'un poëme n'est pas un sermon; chaque œuvre du génie humain est belle de sa propre beauté. Le tableau des erreurs et des faiblesses de l'humanité a son utilité, à la condition qu'elles ne seront pas préconisées et maximées dans l'ouvrage qui les raconte, comme l'a fait Rousseau, par exemple, à la condition encore qu'aucune image licencieuse ne viendra souiller l'imagination du lecteur, comme dans maint ouvrage célèbre qu'il est inutile ici de nommer.

Ainsi tombe devant le plus simple bon sens les accusations passionnées dont Byron a été l'objet dans ses œuvres et sa personne. *Don Juan*, *Beppo*, la *Vision du Jugement*, et quelques autres compositions de Byron, ne sont pas des œuvres immorales; ce sont des comédies sous forme de poëmes. Ses personnages ne sont pas lui; ils sont la création spontanée d'une imagination merveilleuse et puissante. La génération présente peut sans scrupule faire justice des préjugés contemporains, et admirer dans Byron le plus grand poëte des temps modernes, qui dédaigna toujours de flatter la puissance, prit en main la cause des peuples et des opprimés, et mit son génie au service de l'humanité et de la liberté.

Quant aux excentricités de cette énergique individualité, aux bizarreries de ce caractère mobile et passionné, aux incompatibilités qui brisèrent les anneaux de cette orageuse destinée, qui contristèrent ce beau génie, et firent pour lui de la paternité une douleur, de l'hymen une torture, bien hardi serait le regard qui oserait sonder ces mystérieux abîmes! celui qui créa ces âmes exceptionnelles les connaît seul, et seul il pourra les juger.

BENJAMIN LAROCHE.

HEURES DE PARESSE,

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1807.

Virginibus puerisque canto.
HORACE, liv. III, ode 1.

Μήτ' ἄρ μάλ' αἴνεε μήτε τι νείκει.
HOMÈRE, *Iliade*, X, 249.

He whistled as he went for want of thought.
A défaut de pensée, il sifflait en marchant.
DRYDEN.

AU TRÈS HONORABLE FRÉDÉRIC, COMTE DE CARLISLE,
CHEVALIER DE LA JARRETIÈRE, ETC., ETC.,

LA SECONDE ÉDITION DE CES POÈMES EST DÉDIÉE
Par son obligé pupille et affectionné parent
L'AUTEUR.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1].

En soumettant ce recueil au public, je n'ai pas seulement à combattre les difficultés que rencontrent en général ceux qui écrivent en vers; j'ai encore à craindre qu'on ne m'accuse de présomption pour me poser ainsi devant le public, lorsque je pourrais sans aucun doute, à mon âge, employer plus utilement mon temps.

Ces productions sont le fruit des heures perdues d'un jeune homme qui a depuis peu complété sa dix-neuvième année. Le cachet d'adolescence qu'il est facile d'y reconnaître rendait peut-être inutile cet avis préalable. Quelques-uns de ces petits poëmes ont été écrits sous l'influence défavorable de la maladie et de l'abattement. C'est dans la première catégorie qu'il faut ranger en particulier *Les Souvenirs d'Enfance*. Cette considération ne suffit pas pour justifier l'éloge; mais elle peut du moins désarmer la censure. La plus grande partie de ce recueil a été livrée à l'impression à la demande de mes amis, et pour leur usage exclusif. Je sais que l'admiration partiale et souvent peu judicieuse d'un cercle d'amis n'est point un bon critérium pour le génie poétique: néanmoins celui qui veut

[1] *Voyez*, à la fin des *Heures de Paresse*, les Notes qui se rapportent à ce numéro de renvoi et aux suivants. Cette observation s'applique également aux autres ouvrages de cette édition.